

Du même auteur

Quand les Femmes dansent, J.-C. Lattes, 2001

L'intrepide petit peuple (avec Jacob Dellacqua),
Presses de la cité, 1991

Le Fils de la Torine, Acropole - Plon, 1990

Et l'Amour dans tout ça (avec Chantal Pelletier),
Balland, 1989 / J'ai lu, 1990

Sur un Air de poissons volants, Seuil, 1981

Le Parcours du cœur battant, Alta, 1976

Kriss

La Sagesse d'une Femme
de radio

Photo de couverture : Chrystèle Lacène,
détail d'un mur de maison, Diano Castello, Ligurie.

Direction artistique : Patricia Chapuis

Édition : Aude Alric



Dans deux minutes, l'antenne. Je n'aime pas cette attente, ce moment délicat où l'autre se décompose. Ne pas le quitter des yeux, ne pas le laisser penser à ce qu'il va dire. Ses mains tremblent quand il se sert à boire. C'est lui qui va nourrir mon émission, et c'est lui qui a peur. Le faire rire. Où j'ai mis ma fiche ? Ah oui. La poser à la bonne place, qu'il ne voie pas que je la regarde de temps en temps. Le distraire. Lui dire deux mots pour qu'il sente que j'ai compris ce qu'il vient défendre. Tenter une question comme on trempe un orteil dans la mer. Ne pas le laisser aller au bout de sa réponse, on ne dit jamais aussi bien la deuxième fois. Le distraire encore. Faire une gaffe, renverser mon verre, bafouiller, pour qu'il sache que c'est permis, même au micro. Essais de voix. Je mets mon casque.

Mon casque c'est ma maison, mon cocon.

La première fois que je l'ai mis, je ne reconnaissais pas cette voix, la mienne, dont on m'avait si souvent dit qu'elle était agaçante. Trop enfantine. Pas sérieuse. Au cours de

théâtre à dix-sept ans, je voulais jouer Phèdre, ça n'allait pas. Antigone à la rigueur, mais, dans les colères, ma voix grimpaît. Agaçante encore. Un ami comédien qui écrivait des sketches avait entendu parler d'un « truc bizarre » sur France Inter. Pierre Codou et Jean Garretto venaient de créer une émission qui bousculait les habitudes, un espace de liberté et de recherche. J'avais vingt ans. Jamais écouté la radio, sauf *Salut les copains* ou parfois, la nuit, les ondes courtes : j'aimais faire défilier les voix du monde.

J'ai écrit deux histoires en vitesse. Comme j'avais une peur bleue, j'ai à peine dit bonjour et je leur ai balancé mes sketches. Ils ont ri : « Avec ta voix, tu vas exaspérer les gens ou leur plaire, on essaie ». Une semaine après j'avais un casque sur les oreilles et tout devenait simple : je découvrais la liberté du murmure, le pouvoir de la voix.

Le casque c'est mon cocon. Et mon armure. Il me rassure.

J'écoute fort, je suis à l'intérieur du son. J'entends les fêlures de la voix de mon invité, ses petits bruits de bouche, son souffle. Ça le rend moins impressionnant. Et ça m'aide à me poser.

Pas comme lui en ce moment !

Ça fait trois fois qu'il déplace son verre, il va finir par me le renverser !

« Vous devriez boire un petit peu, c'est bien avant de parler, ça s'entend ».

Les gens surveillent leur look, pas leur voix.

Tout s'entend, la voix mouillée, la voix qui tremble, celle qui sourit, qui réclame. Les plaintes les plus lointaines sont inscrites dans la voix... Et les rires de l'enfance. Je suis sûre que c'est ce qui plaît dans la mienne, ou qui agace : on sent que j'ai eu mon quota de rire. Même quand je suis triste, c'est gravé. La voix, c'est l'accès direct à l'intimité. J'aime bien la sienne, quand le trac sera passé, elle ne chevrottera plus.

Un coup d'œil aux deux horloges du studio. Plus qu'une minute. C'est long une minute, je ne le savais pas avant de faire de la radio. La réalisatrice me regarde, elle a tout entre les mains, si elle se trompe, l'émission bégaie.

« Tu envoies l'intro sous quel mot ? »

Jusque-là on a tout prévu ensemble. Maintenant, on joue chacune d'un côté de la vitre. Question de confiance. Les assistantes sont là. Bien différentes, bien présentes, indispen-sables.

Trente secondes.

Tiens, sa voix s'est arrondie. Il se détend un peu. Faut pas le lâcher. Faut qu'il oublie

l'importance de passer à la radio, qu'il ait juste envie de vivre un bon moment avec moi. Je voudrais pouvoir ramasser mes idées. Me recentrer. Je n'ai pas encore choisi la première question. C'est important la première question. Elle doit être facile, inviter à une réponse courte, pas promo.

Je lui explique que la promo du livre c'est mon affaire, qu'il ne doit plus y penser. Peronne ne se vend aussi bien que lorsqu'il n'a rien à vendre. L'important c'est la sincérité de l'instant, et de vivre un bon moment. Nous faisons des bulles. Rien que des bulles. Éphémères. L'art de l'instant qui échappe.

Quinze secondes. Le temps, c'est mon affaire. Douze secondes. Micro d'ordre « L'in-tro du CD dure bien vingt secondes ? ».

Je lui sers un autre verre.
Indicatif. Dans dix secondes on ouvre le micro.

« On air », était-il écrit au-dessus des lampes rouges des micros. C'était beau. Je suis une ondine. Un poisson volant qui sort de son aquarium. La science aura beau m'expliquer le jeu de transformation de ma voix, d'ondes sonores en ondes hertziennes que le récepteur transforme à nouveau en ondes sonores avec plus ou moins de déformations, je retiens sur-tout les métamorphoses.

« On air ». On a supprimé l'air, pour ne garder que le rouge. Pourtant c'était magique et éloquent. Toutes ces voix qui s'envolent, invisibles et réelles. Est-il bien raisonnable de déranger un satellite pour nos élucubrations ? Surtout ne jamais se poser cette question avant une émission.

Une seconde. Et c'est parti pour une apnée de trente minutes.

Petit texte de lancement. Si le texte lui plaît, mon invité est dans ma poche. Je lis en levant un œil sur lui de temps en temps. Touché monsieur le chat. Il est ému, et rassuré, l'émission sera bonne.

Regard de Chantal¹ mon assistante, elle veut savoir comment je « le sens ». C'est à peu près le deux millième invité qu'elle me trouve et « prépare ». Elle l'a appelé pour entendre sa voix, son débit, lui demander les grandes lignes de son histoire, le rassurer. Elle lève un sourcil : l'alchimie fonctionne. Soulagée, elle devient auditrice. Pourvu que je ne la déçoive pas.

« Est-ce que vous auriez pu imaginer votre vie d'aujourd'hui, quand vous étiez enfant ? »

J'ai posé dix fois cette question en trois mois... Je radote.

1. Chantal Le Montagner est attachée de production. Elle travaille avec Kriss depuis onze ans.

Ne pas confondre rituel et radotage. Les phrases rituelles aident à tisser le lien avec les auditeurs, ce sont les refrains de la chanson, les repères qui disent que, d'un invité à l'autre, c'est bien la même émission. Mais là, c'est du radotage. Trop tard, c'est dit.

Non, il ne pouvait pas l'imaginer. Il rêvait d'être jongleur. Je n'aurais pas pensé ça de lui. Jongleur ?

Signe aux technos : envoyez la première chanson. Combien de fois dans ma vie ai-je fait ce signe ?

J'adorerais que les ingénieurs du son et les gens de micro travaillent plus « ensemble », mais ce sont des équipes qui tournent. On entend quand même la finesse de leur main quand ils sont bons. Je rêve d'un son travaillé en « amant ». Le son est une matière. Trop rarement sculptée. Faute de temps.

Le CD est parti, impeccable.

Intro. Mon dernier mot juste avant le début du thème. Petite fierté quand c'est calé à la seconde près. Maryse², la « réal » est contente. Toutes ces petites fiertés dont on ne saura jamais

2. Maryse Friboulet, réalisatrice de la quatrième année des *Portraits Sensibles*³, puis de *Un dimanche par hasard*. On appelle aussi les réalisatrices « metteuses en ondes ». Elles sont les premières partenaires, avec les attachées de production, de l'animatrice-productrice.

si les auditeurs s'en rendent vraiment compte, mais que sans doute ils sentent. J'aime bien cette chanson. Les percussions délicates, en arrière plan, une merveille. Il faut que je m'occupe de mon invité, ou le trac va le reprendre. Dégager une oreille du casque, en garder une pour Maryse, au cas où... Le disque vient de commencer : trois minutes quarante-neuf à occuper. Faire la cassettes sans user le sujet. Créer une complicité.

« J'aime bien votre chemise, elle vous va bien ».

N'importe quoi pourvu qu'il se sente beau et bon, qu'il ait envie de me parler. Je suis une allumeuse. Les invités, on les appelle les clients. Les « bons clients » – facilité de parole, charme évident, brio – n'étant pas forcément les plus intéressants. C'est pour ça que je préfère les émissions montées, elles permettent de mettre en valeur des gens moins rompus à l'exercice médiatique, des propos plus rares. Parfois je ramène des portraits qui semblent indiffusables, puis on coupe là, on remet un peu d'ordre, ou beaucoup, on nettoie, parfois sans trop y croire, on insiste, et tout à coup leur beauté apparaît. Élaguer. Aller au cœur. Trop de mots, toujours trop.

N'empêche qu'elle est vraiment jolie sa chemise.

« C'est rare, les hommes qui osent porter des couleurs. »

Il rougit et s'em mêle dans les explications sur qui lui a donné la chemise, et comment, au début, il n'osait pas la mettre, et... Ouh là, va falloir que j'y aille doucement, il est dans la catégorie « Petit Prince ».

Les catégories, c'est commode, elles nous protègent de l'excès d'empathie. On leur donne des surnoms. Hier un « insupportable », avant-hier un « danseur de claquette », demain un « emberlificoté » ou un « matou oriental », délicieux les matous, aujourd'hui un « Petit Prince » : il semble avoir tout reçu au berceau, la grâce, le talent, la chance. Doué pour le rêve, plane un brin au-dessus de la mêlée. À ne pas brusquer pour en extraire le meilleur.

Il faut que je fasse attention, j'ai tendance à parler aux « Petits Princes » d'une voix maternelle, comme s'ils étaient en verre filé. Parfois ça brise le tempo. Important le tempo, le rythme général, avec ses accélérations, ses silences... Encore le temps.

Plus que trente secondes, et il y a déjà une minute que le CD piétine... Peuvent pas faire des fins propres ?

– Vous devriez reboire un peu.

– Absolument...

Il dit souvent « absolument ». Moi je dis

« magnifique », et lui « absolument ». Chacun ses mots et ses tics de langage. Il y a les mots d'après pel « écoutez », les mots d'occupation de terrain « en fait », les mots de complaisance « pour dire la vérité » (qui n'empêchent pas de mentir)... « Absolument » est un mot de précaution, il donne le temps de réfléchir avant de répondre. C'est le mot de quelqu'un qui doute, et qui contourne les conflits.

La réal appuie à peine sur le bouton, ça fait un petit bruit mat dans mon casque, qui me signale que le disque est bientôt fini. Personne ne s'est jamais expliqué sur ce code, c'est venu comme ça. Au début elle disait, « plus que cinq secondes », et puis elle n'a plus senti le besoin de parler. Je préfère ce petit bruit, je n'aime pas entendre d'autres voix que celle de mon invité, je cherche une zone d'intimité avec lui. Pas eu besoin d'expliquer ça non plus à la réal. Le travail est une fusion discrète.

Ah, enfin. Rouge. Micro.

Prochain point d'eau dans neuf minutes.

Le direct est un exercice excitant et frustrant quand on pense à tout ce qu'on n'aura pas le temps de dire... trente minutes, moins les CD, le lancement, le générique de fin et la pub, reste dix-neuf minutes à organiser, avec minutie. Tout prévoir, être assez solide pour pouvoir laisser la porte ouverte à l'imprévu... Mais pas n'importe quand.

Là, c'est un portrait.

Pendant les neuf premières minutes, il faut qu'il me raconte les trente premières années de sa vie. Au début, ça me semblait impossible : trente ans en neuf minutes ! À la veille de chaque émission, ça me semble toujours impossible. Mais dans l'heure qui précède tout s'organise, comme en dehors de moi... Les vertus de l'urgence. Je fais le tri. Ne lui laisser que les moments où il sera bon, garder pour moi les résumés. L'interrompte quand il s'attarde sur l'anecdote... Penser aux alternances des voix. Faire en sorte qu'il oublie de regarder les notes qu'il a prises. Un invité qui lit ses notes, c'est presque aussi catastrophique qu'un animateur qui lit ses questions ! Tenir son regard.

Oh là, oh là ! Il est parti tout droit sur ce que je voulais mettre dans la deuxième partie. Parfois j'ai l'impression de courir avec une pile d'assiettes qui menace à tout moment de se casser la figure. Le ramener à mon plan. Ou bien céder au sien s'il est vraiment meilleur ? C'est une danse. Jusque-là, c'est encore moi qui mène.

J'envoie un élément préenregistré, pour un rebondissement avec du « vrai son ».

La force d'un bruit de pas, d'un aboiement de chien...

Ce n'est ni la voix, ni la vie de mon invité, mais quelque chose qui l'y renverra, en réveillant une émotion. C'est parti. Une petite perle. trois heures de montage, pour une minute trente diffusée. Sans compter le temps de tournage. C'était une « rencontre de route ». Un type à qui je demandais mon chemin, quelque part, dans le Gâtinais... Il me l'a indiqué, j'ai démarré, et puis je l'ai vu dans le rétro, courbé avec ses tonnes de sacs en plastique. J'ai fait marche arrière. « Je peux vous déposer quelque part ? ». J'ai mis mon magnéto en marche. « Ça ne vous dérange pas que j'enregistre ? ». J'aime bien prendre des instants de vie, à tout hasard, on ne sait jamais...

Ça ne le dérangeait pas.

Je sentais qu'il avait des trucs à dire. Ça se lisait dans sa dégaîne. Je demande à mon invité de bien écouter le reportage... Dans mon casque la réal murmure qu'on a déjà une minute de retard. Petit signe de tête « je sais, je sais ». J'ai un œil sur mon invité, un autre sur l'horloge, et nous écoutons l'homme du Gâtinais.

« Et c'est pour ça que j'suis jamais seul... avec mes chats ».

C'est sur ces mots qu'on a choisi d'arrêter la « rencontre de route ».

Les mots, c'est rien, mais le silence, entre « jamais seul » et... « avec mes chats », tout est dit.

Micro. Retour au direct.

Ne pas reprendre la parole tout de suite...
laisser l'espace de l'émotion.

Mon invité se tait... Attendre encore. Pas trop, sinon il va s'inquiéter. Changer de rythme de parole pour induire qu'on peut prendre son temps :

« Vous avez l'air ému ?... »

Alors il se souvient, et c'est moi qui me tais... Un invité qui vous détoute, c'est délicieux. Merci monsieur le chat.

« Et quand avez-vous commencé à penser que vous pourriez vivre plus libre ? »

Là, là c'est bien... Sa voix qui change, plus lente, plus discrète, ce n'est plus le trac. J'adore sa façon de parler du vent. Et s'il était plutôt un « rêveur planétaire »... je suis foutue.

Tiens, je vais lui demander s'il est marié.

« Et tous ces voyages, vous les faisiez avec votre femme ? »

Il n'est pas marié. Je vais attendre un peu avant de lui demander s'il a une copine, sinon il va se méfier.

La dernière fois que je suis tombée amoureuse pendant un reportage, ça a triple le temps de travail de tout le monde. Je n'arrêtais pas de donner des consignes contradictoires pour le montage, les chansons, la construction, la date de diffusion... Je ne sais pas comment

les filles ont pu me supporter. Ah, avoir l'entre-gistrement des premiers instants d'une rencontre, pouvoir réentendre à l'infini comment l'intérêt pour l'autre change de nature, comment les voix s'émouvent. Bon, c'est pas le moment. Où j'en étais ? Euh, je... Le disque, envoyer la chanson, en douceur... en douceur s'il vous plaît.

Parfait... Merci, c'est joli...

On peut tout gâcher en envoyant un CD trop tôt ou trop fort.

Je ne vais pas dégager mes oreilles du casque pendant le CD, sinon je vais rougir. Là on est à quinze secondes du début, plus trois minutes trente-huit de chanson moins la durée du shunt, (comptable, j'aurais dû faire comptable dans la vie) disons que j'arrive à dix-huit minutes trente à la fin du CD. C'est bon, on est dans les temps. Et lui, pendant mes calculs, il est en rade. Je ne peux pas le laisser comme ça, sans un mot. Il va penser qu'il a été mauvais...

« C'était très beau, quand vous parliez du vent. »

Rassurer, toujours rassurer.

Je dégage une oreille. Je me ferai enterrer avec un casque, une oreille dehors, une oreille dedans, et un micro pour pouvoir dire aux passants que « France-Inter il est quinze heures », ou une heure du matin, ou vingt-trois heures,

ou dix-sept, ou neuf... J'ai fait presque tous les horraires, et chacun m'a appris des choses diffèrentes sur la façon de s'adresser au monde invisable. C'est comme si la texture du temps changeait en fonction des heures.

« Vous êtes vraiment timbré, pour vous être lancé dans une telle aventure. »

Il rit. C'est bon pour la suite.

La nuit dans les couloirs, on ne croise personne, mais derrière chaque porte on sait qu'il y a des vies qui attendent d'être diffusées... des rêves, des chagrins, des coups de génie. Le matin nous sommes des colporteurs, à midi des bateleurs, l'après-midi des complices, le soir des confidents et la nuit des marchands de sable.

« Plus que quinze secondes », dit la réal.

J'aime cette tension des dernières secondes. Ramasser l'énergie, retrouver la mémoire. Dans la vie, je suis plutôt floue. Au micro, je n'oublie pas une date, un titre, ou un surnom. Petit bruit. Cinq secondes. Je remets ma deuxième oreille.

– Tout va bien ?

– Absolument...

Lui sourire juste avant de plonger.

Rouge.

Rappeler le nom de l'invité, son métier, et

pourquoi il est là, pour ceux qui prennent l'émission en cours. On s'essime à faire une progression, alors que les auditeurs arrivent n'importe quand ! Métier schizo où l'animatrice fait à la fois la bande-annonce, le résumé, le film et même la pub.

Houps : son livre ! J'allais oublier. C'est pour ça qu'il est venu. J'ai choisi deux extraits qui me plaisent. Deux tons bien différents, qui donnent l'esprit général. Le style, et le contenu. Faire en sorte que l'invité n'ait pas à citer le titre, ou le nom de son éditeur, ça le transformerait illico en marchand de soupe. Être sincèrement enthousiaste sans perdre la distance, sinon ça sonne « cirage de pompes ». Beaucoup plus difficile de faire des compliments que d'envoyer des vannes. Ah, il m'a grillée : il a choisi lui-même un extrait...

Coup d'œil à l'équipe : rien de pire qu'un auteur qui annonce son texte. Mais là, ça roule. Il lit bien. Avec juste ce qu'il faut de bon trac, celui qui met l'auditeur en sympathie. Mine de rien j'essaie de voir combien de lignes... S'il est trop long, ça va faire retomber le soufflé. Non, ça va. Décidément, c'est un bon jour. Finie la promo.

Le miracle, l'apparition de l'ange dans le studio, c'est d'arriver à assurer ces passages obligés dans la fluidité, puis, en levant l'œil sur

la reine mère l'horloge, découvrir qu'il reste quelques minutes de liberté, et que dans ces minutes, l'invité se sent bien, au point de dire, enfin, des choses belles et inutiles, belles parce qu'inutiles, avec des mots si justes, des silences tellement bienvenus qu'ils semblent avoir été écrits par un poète dont chaque auditeur, chaque auditrice aura, juste un instant, la sensation d'avoir été la muse.

« Merci. »

Indic de fin.